

a 146448

CLIO ET SON REGARD

MÉLANGES

d'histoire, d'histoire de l'art et
d'archéologie

offerts à

JACQUES STIENNON

à l'occasion de ses vingt-cinq ans
d'enseignement à l'Université de Liège

édités par

Rita LEJEUNE et Joseph DECKERS

Liège, Pierre MARDAGA
1982

Réflexions sur la morphologie de la lettre

Léon GILISSEN

Bibliothèque royale Albert I^{er} à Bruxelles
Maître de conférences à l'Université de Liège

Dans son ouvrage *Paléographie du Moyen Age*, M. Jacques Stiennon constatait naguère combien « l'orientation traditionnelle et les problèmes de la paléographie ont été renouvelés au cours de ces dernières années par ce qu'on a appelé *La nouvelle école française* »¹. Aux noms de MM. Jean Mallon, Robert Marichal et Charles Perrat, le dédicataire de la présente contribution joignait celui du regretté François Masai, fondateur de la revue *Scriptorium*. C'est dans cette revue que Fr. Masai a livré des réflexions substantielles sur *La paléographie gréco-latine, ses tâches, ses méthodes*², en rendant compte de l'ouvrage célèbre de Jean Mallon: *Paléographie romaine*³.

En 1973 (année de la parution de sa *Paléographie du Moyen Age*), M. Jacques Stiennon ne pouvait évidemment faire référence à un des derniers articles de François Masai, *Paléographie et expertise des écritures médiévales*⁴. Dans cette publication, Fr. Masai poursuivait la méditation paléographique qu'il avait commencée quelque dix-huit ans plus tôt⁵. Pour différente qu'elle soit, la démarche de Fr. Masai aboutissait à des conclusions identiques à celles qu'avait si bien libellées M. Jean Mallon dans sa *Paléographie romaine*: « Le paléographe doit chercher à déterminer des rapports graphiques précis, non plus entre des catégories abstraites fondées a priori, mais entre des exemples concrets, individuellement désignés, auxquels on ne s'empressera pas de donner des noms paléographiques peu utiles et qui risqueraient toujours de conduire à de nouvelles impasses » (p. 666).

Chacun s'accorde aujourd'hui à constater que les problèmes de nomenclature ou de dénomination des écritures anciennes ne seront jamais définitivement résolus, puisque l'écriture de tel document ne

peut que rarement se révéler semblable à celle de tel autre document. Cependant, derrière les formes, parfois si dissemblables, sous lesquelles des graphies, même chronologiquement proches, se présentent, on peut constater une parenté certaine. Cette parenté, que l'on recherchait vainement jadis dans la seule morphologie, peut d'ordinaire être découverte grâce à la méthode d'approche inventée par le pionnier de la nouvelle école française, M. Jean Mallon. Cette méthode consiste à rechercher, derrière des formes changeantes, les mouvements de la main qui les ont produites: les *ductus*.

Quoique notre propos envisage, en tout premier lieu, d'aborder les problèmes paléographiques par une étude morphologique des signes, il ne sera pas inutile de rappeler ici tout ce que les recherches des *ductus* peuvent avoir d'enrichissant. Dans notre étude sur les scolies ariennes⁶, nous préconisons de distinguer, d'une part, le *ductus* tel que M. Jean Mallon le décrit, c'est-à-dire «l'ordre de succession dans lequel le scribe a exécuté les traits ... et le sens dans lequel il a fait chacun d'eux, sens qu'on indiquera par des flèches» (p. 22 de *Pal. rom.*) — c'est exactement ce que montre notre figure 1, a — et, d'autre part, le *ductus* complet qui rendrait compte des mouvements que le scribe fait «en l'air» lesquels ne laissent aucune trace sur le support. A la figure 1, b, les pointillés indiquent ces mouvements que la figure 1, a ne prenait pas en compte. A la figure 1, c, on verra que, dans la lettre passée de la forme «majuscule» à la forme «minuscule», le trait 3 de la figure 1, a se poursuit sans lever de plume: l'instrument scripteur est ainsi amené à l'endroit voulu pour tracer le dernier trait de la lettre, le trait numéroté 4 sur la figure 1, a. Si le passage du point 3 de la figure 1, b au point 4 de la même figure ne laisse jamais de trace et se fait toujours «en l'air», il n'en va pas de même pour le tracé des derniers éléments de la lettre: 4, 5, 6 et 7 (fig. 1, c) sont parfaitement enchaînés et traçants. Après 7 d'ailleurs, le scribe pourra encore laisser courir son instrument sur le

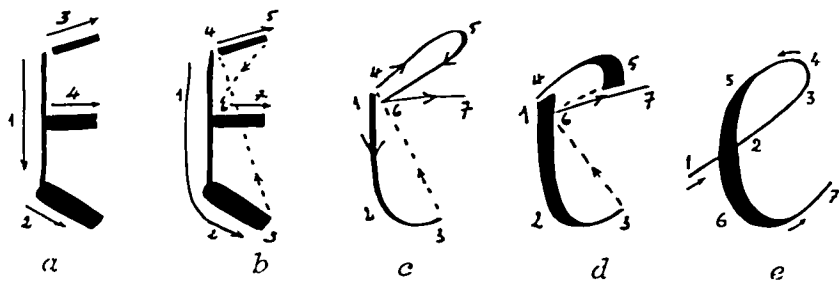


Fig. 1. Les «ductus» de la lettre E et e.

support afin de relier le dernier trait de la lettre *e* à la lettre suivante. Nous nous demandons si les qualifications de «cursive» et de «posée» si fréquemment jointes au terme «écriture», ne devraient pas tenir compte, dans les définitions qu'on en pourrait donner, du phénomène que l'on vient de souligner.

Un ductus équivalent préside à l'exécution de certaines écritures, tant posées que cursives, mais ces dernières accusent davantage que les premières les traces réelles des mouvements du scribe. On pourrait poursuivre et voir, dans la figure 1,d une «cursive» qui se réoriente vers un régime plus «posé», tout en conservant, en partie du moins, le souvenir de la forme qu'elle avait épousée dans la cursive. Cette nouvelle forme étant acquise dans le système «posé» nouveau, l'écriture cursive, plus rapide et justifiée par de multiples raisons pratiques, tentera de respecter suffisamment la forme, mais réalisera cette forme en obéissant à un ductus plus approprié: c'est ce que veut illustrer notre figure 1,e.

Sans craindre d'utiliser des dénominations, dont nous savons bien le caractère arbitraire, nous nous résumerions ainsi:

- en 1,a, on trouve la capitale accompagnée, des indications de ductus souhaitées par Jean Mallon.
- en 1,b, la capitale est accompagnée, en outre, des indications de mouvements que le scribe exécute sans laisser aucune trace sur le support; ces mouvements exécutés «en l'air» sont indiqués par des pointillés.
- en 1,c la forme minuscule de la lettre *e* (forme habituellement rencontrée dans les documents de l'Antiquité et du Haut Moyen Age) montre que le passage du 1^{er} au 2^e trait se fait toujours «en l'air», mais que les autres mouvements ont laissé une trace sur le support.
- en 1,d, la lettre *e* tend à redevenir «posée», mais sa forme dérive assez bien — et rappelle même — la cursive antérieure illustrée à la figure 1,c.

Un même ductus préside donc bien à la réalisation de formes différentes. On pourrait, nous semble-t-il, poursuivre en remarquant combien la «forme» s'impose et doit être respectée par les scribes suivants qui trouveront, pour réaliser une forme très semblable à celle qui est reçue, un ductus différent, plus rapide peut-être: c'est la forme encore utilisée, illustrée par la figure 1,e, figure dans laquelle la «forme» de la lettre a été suffisamment respectée, mais réalisée par un ductus tout différent. La soudure avec la lettre qui éventuellement la précède ne se fera plus par le point 1 de la figure 1,d, mais par le point 1 de la figure 1,e. L'ordre 1, 2, 3, 4, 5, 6 puis 7 vers la soudure avec la lettre suivante sera 6, 5, 4, 1, 2, 3. La forme respec-

tée a inversé l'ordre de distribution des traits constitutifs. Ne tient-on pas là un principe d'organisation de l'écriture latine : un même ductus engendre des formes différentes; celles-ci se trouvent bientôt réalisées par de nouveaux ductus plus commodes à la main, ductus nouveaux qui respectent suffisamment les formes reçues à ce moment de l'histoire; mais ces formes initialement acceptées suscitent à leur tour des mouvements nouveaux qui respecteront les formes de façon satisfaisante pour ne pas induire le lecteur en erreur. *De ductus en formes et de formes en ductus nouveaux; l'histoire de l'écriture s'ordonne et s'explique.*

Notre façon de voir ne diffère pas de celle de M.J. Mallon, elle la prolonge et la complète, semble-t-il. Au reste, nous voudrions pouvoir dire avec Renan : « la plus belle récompense du génie créateur est d'avoir produit un mouvement par suite duquel il est dépassé »⁷.

Qu'on ne s'y méprenne pourtant pas : le traitement paléographique d'un document ne se réduit pas à l'étude exclusive des ductus et la découverte faite par M. Mallon n'est pas la recette qui permet de résoudre toutes les difficultés. L'examen du ductus visera toujours à la reconstitution, légitime, certes, et même aisément vérifiable dans bien des cas, mais néanmoins conjecturale, des mouvements de la main du scribe. M. Mallon a toujours bien perçu les limites méthodologiques de sa découverte. Dans sa *Paléographique romaine*, il constate que « Des formes très différentes les unes des autres (...) peuvent avoir le même ductus »⁸. Si la recherche de ductus équivalents observés sous des formes variées tend à expliquer l'évolution des formes et, partant, se révèle extrêmement utile pour l'historien de l'écriture dans le dédale paléographique des milliers de documents écrits conservés, elle n'épuise pas totalement la richesse de l'information. Une analyse paléographique qui se satisferait de considérer ce seul élément serait, à n'en pas douter, incomplète et frustrante. A fortiori, la méthode qui consiste à ramener à quelques schémas filiformes les témoins graphiques (que constituent les lettres et les ligatures de quelques lettres entre elles) procède d'une démarche elliptique susceptible de décevoir et d'abuser l'historien de l'écriture aussi bien que l'expert paléographe⁹. Le tracé filiforme ne fait pas toujours apparaître clairement le ductus. Il n'est jamais non plus la réplique morphologique exacte de la lettre telle qu'elle se voit dans le document original. Son rôle serait alors tout au plus celui d'un aide-mémoire artificiel et imprécis.

C'est au réexamen des formes des lettres, telles qu'elles apparaissent dans les écrits originaux, que tend notre propos.

Après avoir fourni au lecteur quelques préalables techniques, nous essaierons de justifier notre démarche et de réfuter les objections que d'aucuns ne manqueront pas d'émettre, étant donné que, dans l'état actuel du projet, il a fallu faire confiance aux reproductions fournies par E.A. Lowe dans ses *Codices latini antiquiores* et que le choix même des documents traités ici a été opéré au vu des appellations que cet auteur a données aux écritures livresques antérieures au IX^e siècle ¹⁰.

N'ont été retenues que les écritures mentionnées sous le nom de «cursive minuscule». Les trois premiers volumes des *C.L.A.* seront seuls utilisés dans le présent article, en raison des limites naturellement restreintes imposées à cette contribution. Cinq écritures ont été qualifiées par E.A. Lowe de «cursive minuscule». Le n^o 324, dans le volume III, n'a pas été pris en considération en raison de la faiblesse actuelle du texte palimpseste. Finalement donc, on a traité l'écriture des documents dont la liste suit; le traitement a été mené à partir des très courts fragments que E.A. Lowe avait choisi de reproduire.

- I . VATICAN, Vat. lat. 5763 (fol. 3-80)
(*C.L.A.* I, 39 Saec. VIII med. pl. from fol. 43)
ISIDORUS, *Etymologiae*, t. 3, 9 - V, 30, 17.
- II . MILAN, B. Ambr. Cimelio I
(*C.L.A.* III, 304. Saec. VI. pl. from p. 161)
IOSEPHUS, *De Antiquitatibus Iudaicis* lib. V-XIII. (92 f).
- III . MILAN, B. Ambr. C.98 inf. + M. 77 sup. (fol. 93)
(*C.L.A.* III, 322 Saec. VIII¹. pl. from C.98 inf., fol. 109).
MAXIMUS TAURINENSIS, *Homiliae* (145 f.).
- IV . MILAN, B. Ambr. D. 268 inf.
(*C.L.A.* III, 334 Saec. VIII. pl. from fol. 23^v)
AMBROSIUS, *De Spiritu Sancto* (36 f.).

L'étude des écritures de ces quatre manuscrits, à partir des seules reproductions fournies par les *C.L.A.* a nécessité la réalisation, sur fiches mobiles, de 334 agrandissements de lettres ou de groupes de lettres. La documentation concernant ces écritures reste donc fragmentaire. De plus, les dimensions nécessairement étroites d'un article destiné à des *Mélanges* prescrivait un nouveau choix parmi les fiches réalisées. Celles-ci ne peuvent être exploitées totalement, mais elles viennent grossir notre fichier paléographique commencé à propos des scolies ariennes ¹¹ qui se lisent dans le *Parisinus* latin 8907 de la Bibliothèque Nationale.

La figure 2 est la réplique de la fiche mobile du « fichier morphologique » commencé à la Bibliothèque royale Albert 1^{er}; la reproduction qui en est donnée ici accuse cependant la réduction de l'original. Les fiches mobiles mesurent 123 × 199 millimètres; les 199 millimètres ont été ramenés à 115, largeur de la justification adoptée pour la publication des présents *Mélanges*. L'échelle qui se voit dans la marge gauche de la fiche est graduée en millimètres. Le coefficient de grossissement de l'écriture telle qu'elle est reproduite dans les *C.L.A.* est donc de 8,8 sur les fiches du fichier et de 5,3 sur la figure 2 présentée ici en illustration.

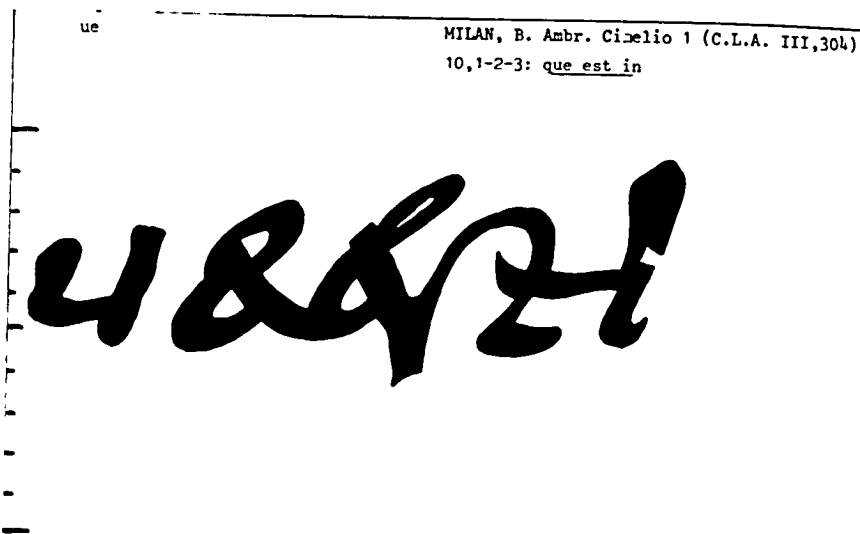


Fig. 2. Exemple de fiche du « fichier morphologique » entrepris par L.G. au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale Albert 1^{er}.

Quant aux figures 3 et 4, elles accusent un agrandissement, si nous les comparons à la reproduction fournie par E.A. Lowe, mais elles ont été fortement réduites si nous les comparons aux fiches dont elles sont les répliques. Grâce à l'échelle graduée en millimètres, tous les calculs restent possibles. Les figures 3 et 4 rassemblent toutes les conjonctions des lettres *ae* et *er* provenant des reproductions que E.A. Lowe a jugé utile de montrer dans ses *C.L.A.* Les « manipulations » suivantes ont été nécessaires :

- Les illustrations des *C.L.A.* ont été re-photographiées de telle sorte que les « films négatifs » soient à l'échelle 1/1 des illustrations. Une

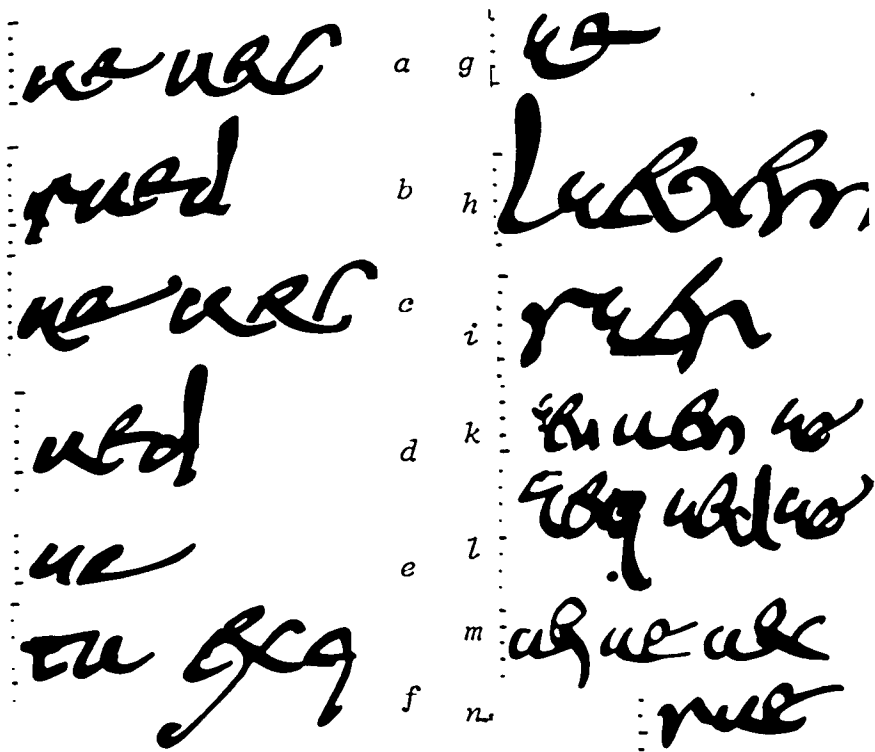


Fig. 3. Reproductions des lettres *ae* agrandies 2 fois.

a) MILAN, B. Ambr. Cimelio I (C.L.A. III, 304), 2, 6: *nineuae*; -4,2: *haec*. b) -4,7: *praedixit*. c) -4,11: *nineuae*; -6,3: *haec*. d) -5,1-2: *quae dicere*. e) -6,8: *nineuae*. f) -9,4-5-6: *quadraginta ex quibus*. g) MILAN, B. Ambr. C.98 inf. (C.L.A. III, ++322), 1,5: *doctrinae*. h) -2,6: *laetemur*. i) -5,2: *praesentium*. k) MILAN, B. Amor. D.268 inf. (C.L.A. III, 334), 1,1-2: *supernae vocationis*; -3,8-9: *una enim*; -5,1: *ecclesiae*. l) -8,4: *aequalem*; -15,5: *praedicare*; -16,5: *esaiiae*. m) VATICAN, Vat. lat. 5763 (C.L.A. I,39), 5,4-5: *quae in*; -10,1: *latinae*; -12,4: *haec*. n) -15,1: *praest*.

règle, graduée en millimètres, est toujours posée près du document; elle doit apparaître sur le négatif.

- Ces négatifs sont visionnés à l'aide d'un lecteur de microfilm qui projette un fort agrandissement des lettres. Le traitement ainsi opéré au Cabinet des manuscrits de Bruxelles fournit un agrandissement de 8,8 fois. L'échelle millimétrique reportée en marge de chaque fiche permet ensuite de calculer l'ordre de grandeur, tant de l'écriture originale que de l'agrandissement.
- La fiche blanche est placée sur la table et reçoit l'image agrandie 8,8 fois. Le contour des lettres peut être facilement suivi par un

er erub	a	m	er 2er
erh er	b	n	er 2er
er	c	o	er 2er
er 2er	d	p	er
er 2er	e	q	er er er
er 2er	f	r	er 2er
er 2er	g	s	er 2er
er 2er	h	t	elegent
er 2er	i	u	er 2er
er 2er	j	v	er 2er
er 2er	k	w	er
er 2er	l	x	er 2er
er 2er	m	y	er

crayon fin et gras; les lettres sont ensuite noircies à l'encre de Chine en respectant scrupuleusement le tracé des contours.

En retracant, il faut toujours reproduire le groupé de lettres compris entre deux levers de plume du copiste. En effet, il convient de s'interdire toute interruption arbitraire dans la transposition des signes. On ne peut isoler à sa guise telle lettre ou tel groupe de lettres. Ainsi, pour observer et mettre sur fiche l'agrandissement du groupe *er* qui appartient au 6^e mot de la 4^e ligne de la reproduction n° 334 du volume III des *C.L.A.*, manuscrit MILAN, B. Ambr. D. 268 inf., il a fallu reproduire tout le mot *elegerat* (fig. 4, t) parce que *er* est, à cet endroit, apparemment, soudé à *eleg* qui précède et à *at* qui suit.

Bien des « minuscules cursives » ayant été utilisées en *scriptio continua*, on n'a pas hésité à mettre sur fiche les exemples où le groupe de deux lettres était constitué par la dernière lettre d'un mot et la première du mot suivant. A plus forte raison a-t-on repris les cas où les deux lettres observées étaient réellement séparées l'une de l'autre. Ainsi, on a scrupuleusement reproduit la forme que revêt *er* dans la « conjonction » que ces lettres ont reçue à la ligne 2 (11^e et 12^e mots) du manuscrit MILAN, B. Ambr. D. 268 inf. (*C.L.A.* III, 334); si nos habitudes modernes font écrire *omne redundat*, le scribe pratiquant la « *scriptio continua* » a lié la dernière lettre de *omne* aux premières de *redundat* en ne s'interrompant qu'après le *d*: la fiche reproduit *ered* (fig. 4,r).

Le 6^e mot (*sacerdotis*) de la 8^e ligne de la reproduction fournie par les *C.L.A.* (III, 322, manuscrit MILAN, B. Ambr. C.98 inf.) montre un exemple de disjonction entre le *e* et le *r* (fig. 4,0). La lettrine *Q* a sans doute obligé le scribe à couper ainsi les lettres *er* de *sacerdotis* parce que la lettrine *Q* (réalisée dans la foulée de l'acte d'écriture) empiétait sur l'espace qui aurait normalement dû être occupé par l'écriture du texte. C'est un des rares cas où les lettres *e* et *r*

Fig. 4. Reproductions des lettres *er* agrandies 2 fois.

a) MILAN, B. Ambr. Cimelio I (*C.L.A.* III,304),1,4: *erū*; -,3,8: *imperabunt*. b) -,4,1-2: *super haec*; -,5,2: *dicere*. c) -,5,8: *uiderer*. d) -,6,6: *praeuenerunt*; -,7,8: *ergo*. e) -,8,1-2: *sufficiens expositum*. f) -,10,6-7: *uenitque regnum*. g) MILAN, B. Ambr. C.98 inf. (*C.L.A.* III*+322),1,4: *perfectione*; -,1,8-9: *per se*. h) -,2,3: *hereticorum*. i) -,2,5: *errorem*. k) -,4,2: *per*. l) -,4,4-5: *ire rationum*. m) -,5,5: *posterorum*. n) -,6,2: *sacerdotem*. o) -,8,6: *sacerdotis*. p) -,9,7: *seruus*. q) MILAN, B. Ambr. D.268 inf. (*C.L.A.* III,334),1,1: *superae*; -,1,6: *diuersis*; -,1,8: *erudibat*. r) -,2,7: *imperio*; -,2,11-12: *omne redundat*. s) -,3,1-2: *insigne meritorum*. t) -,4,6: *elegerat*. u) -,4,9: *inferior*; -,7,4: *conferendus*. v) -,14,8-9: *super me*; -,14,10-11: *propter quod*. w) -,15,2: *pauperibus*. x) VATICAN, Vat. lat. 5763 (*C.L.A.* I,39),1,1: *ostendere*; -,12,3: *dicere*. y) -,14,4: *exercitio*.

se trouvent séparées l'une de l'autre. Le dernier élément de la lettre *e*, pointé 7 sur la figure 1,c se prolonge habituellement pour réaliser le premier élément de la lettre suivante.

La lettre *e* occupe d'ailleurs une place privilégiée dans le fichier morphologique en cours d'élaboration. A l'expérience, en effet, les éléments 4, 5 et 6 de la figure 1,c s'accrochent souvent aux éléments pointés 1,2 et 3 de la même figure. Ces derniers éléments cités résultent du prolongement que le scribe opère en traçant le dernier élément de la lettre précédente. La lettre *e* a été favorisée au point que le fichier se veut exhaustif à cet égard. Il reprend, dans l'ordre alphabétique, toutes les lettres qui précèdent *e* et toutes celles qui la suivent. Le classement des fiches s'en trouve facilité, puisque le rangement suit l'ordre alphabétique, c'est-à-dire, *ae, be, ce, de, ea, eb, ec, ed, ee, ... ez, fe, ge, he, ... ze*.

En plus de ces « conjonctions » de lettres, on n'a pas manqué de reproduire les formes qu'un œil un peu exercé juge intéressantes, les formes d'abréviations et celles des *nomina sacra*.

Attendu que nous nous sommes toujours interdit de couper arbitrairement des groupes de lettres que le scribe avait tracées d'une seule venue, le fichier contient des fiches identiques classées à des endroits différents. Ainsi, la seule fiche-modèle que l'on trouve reproduite (l'échelle de grandeur mise à part) à la figure 2 apparaît à plusieurs endroits dans le fichier. La figure 2 reproduit la fiche destinée à illustrer la « conjonction » *ue*. Signalons d'abord que ces deux voyelles sont pratiquement toujours disjointes, pour éviter toute confusion avec le *u* ouvert, qui, lui, au contraire, est pratiquement toujours relié à la lettre suivante. La même fiche (fig. 2) moins le *u*, c'est-à-dire *eesti* se retrouvera à deux autres endroits du fichier, où elle illustrera les « conjonctions » *ee* et *es*.

L'utilité d'une pareille méthode paraît évidente, puisque toutes les fiches réalisées pour illustrer les mêmes « conjonctions » de lettres pourront être facilement retirées du fichier et mises côte à côte, en vue de permettre toutes les comparaisons possibles. Les répliques des lettres auront été agrandies et isolées, mais pourront être rapprochées les unes des autres malgré leur appartenance à des documents dispersés.

Cette approche morphologique, en vue d'une meilleure connaissance paléographique, paraîtra lente et onéreuse. La diffusion éventuelle des résultats que ces travaux de comparaisons pourraient donner, résultats tout partiels et sans doute provisoires, posera des pro-

blèmes difficiles à résoudre, sauf à opérer quelques changements dans les habitudes bibliothéconomiques. En effet, toute publication sous forme de fiches mobiles, par exemple, met dans l'embarras ceux qui doivent les ranger et les conserver; les difficultés sont d'autant plus grandes que les travaux de dépouillement dont ces fiches résultent dureront fort longtemps. Ainsi, à chaque nouvelle livraison, il faudra intercaler, parmi les anciennes, les dernières fiches venues ... Si, aujourd'hui encore, l'entreprise d'une pareille publication paraît utopique, elle devient cependant partiellement réalisable au sein même d'institutions existantes. Toutefois, les présentes réflexions ne tendent pas à imposer quoi que ce soit à quiconque; notre but immédiat consiste davantage à reconsidérer les données des problèmes posés par nos recherches paléographiques qu'à prôner la création de quelque nouveau grand organisme officiel, difficilement acceptable par la plupart et irréalisable dans une période de crise économique. Si les moyens dont nous disposons sont restreints, il nous reste à œuvrer modestement, mais courageusement, et à nous inspirer de nos prédécesseurs, qui ne jouirent pas toujours de bien grandes facilités matérielles. Ici encore, je songe à un Jean Mallon en me réjouissant qu'il ait pu rassembler, tout dernièrement¹², la plupart de ses travaux difficilement accessibles ... (lui-même ne les possédait plus tous!). Sachons exploiter consciencieusement et au mieux l'héritage que nos devanciers nous ont légué. C'est très légitimement que M. Jacques Stiennon incite ses lecteurs à la gratitude envers l'auteur des *C.L.A.*¹³, E.A. Lowe, qui «se voua entièrement à une des périodes les plus obscures de la paléographie: celle du très Haut Moyen Age et de ces écritures précarolines dont on n'est pas encore parvenu à dresser un catalogue complet. Mais si cette tâche est un jour accomplie, on le devra sans nul doute à ce recueil d'une prodigieuse richesse documentaire» (p. 42).

Est-ce à dire que les *C.L.A.* ne méritent aucune critique? Certainement pas. Ce que nous disons plus haut concernant les «rapports graphiques précis» préconisés par M. J. Mallon et les «noms paléographiques peu utiles» dénoncés par le même auteur implique naturellement que nous n'acceptons pas, telles quelles, la centaine d'appellations données par E.A. Lowe aux écritures antérieures au IX^e siècle. La terminologie utilisée dans les *C.L.A.* a souvent fait l'objet de réflexions critiques¹⁴, ce qui n'ôte rien au prestige de ce recueil de reproductions. Nous partageons donc les sentiments de M. Jacques Stiennon à leur égard. Sans souscrire — il s'en faut de beaucoup — à la terminologie de E.A. Lowe, nous l'avons acceptée de façon toute pratique, car cette nomenclature nous a permis d'opérer un choix. TOUTES les écritures des *C.L.A.* devraient être

réexaminées, non pas en vue d'être rebaptisées trop hâtivement, mais afin d'être mieux connues. Et, les mieux connaître, n'est-ce pas fournir, en définitive, pour chacune d'elles, le « rapport graphique » réclamé par M.J. Mallon, rapport graphique que l'on ne peut réduire à la seule recherche de ductus. Dans la voie tracée par le coryphée Jean Mallon, découvreur du ductus, viennent les chercheurs plus modestes, les besogneux et les tâcherons de la paléographie, ceux qui fourniront les armes indispensables aux rédacteurs de la synthèse finale, réservée à quelques élus.

De patientes analyses, de scrupuleuses enquêtes, de multiples précautions contre l'erreur se justifient par le constant souci de cerner aussi précisément que possible la vérité sur notre passé. Nos doutes mêmes ne sont-ils pas, comme le disait encore Renan¹⁵, « un hommage que l'on rend à la vérité » ? Qui ne voit que l'Histoire réclame l'étude immédiate des monuments ? Qui niera que les documents graphiques ne doivent être appréhendés sans de sérieux travaux philologiques, archéologiques et paléographiques ? Bien des esquisses, en apparence préparatoires, ont valeur de science. La vérité, en recherche historique, restera toujours éphémère, voire périssable ; il faudra sans cesse affiner nos moyens d'investigation sans trop nous préoccuper des résultats immédiatement utilisables. « Il ne faut pas demander compte à la science de l'humilité des moyens par lesquels elle arrive à ses résultats. Les lois les plus élevées des sciences physiques ont été constatées par des manipulations fort peu différentes de celles de l'artisan ... Aucune recherche ne doit donc être condamnée dès l'abord comme inutile et puérile, car on ne sait ce qui peut en sortir, ni quelle valeur elle peut acquérir un jour ». ¹⁶.

Ceux qui ont mission d'instruire et d'enseigner ne manqueront pas de nous adresser quelque objection. Recherche et enseignement mettent souvent l'homme en présence d'un dilemme : la recherche désintéressée, tâtonnant vers une vérité toujours fugace d'une part, et d'autre part, la profession de ce que la science tient (aujourd'hui) pour assuré sont activités difficilement conciliables. La paléographie pratique vise à enseigner le déchiffrement des écritures difficiles de certaines époques, tandis que la paléographie théorique, que l'on pourrait appeler « scriptologie » — le terme « graphologie » serait étymologiquement meilleur, si sa signification actuelle n'était pas toute différente —, embrasserait plus et plus complètement tout ce qui se rapporte à l'écrit. Epigraphie, papyrologie, codicologie, diplomatique s'y trouveraient réunies par le seul fait d'un intérêt commun : l'écriture.

Et cette écriture, comment la définirions-nous? Comme un jeu de signes conventionnels tracés sur n'importe quel support dans le but de représenter la parole (considérée comme la manifestation phonique d'une pensée). En observant les signes graphiques — et notamment les signes graphiques anciens —, nous serons souvent amenés à voir, au delà de la « paléographie statique », une « paléographie dynamique », à savoir celle qui cherche à déceler, derrière le statisme des signes, les mouvements de celui qui a tracé ces signes. C'est l'étude des ductus proposée par M.J. Mallon, c'est-à-dire celle qui constitue la « nouvelle école française » dont parle M. Jacques Stiennon. Elle se différencie, avec bonheur d'ailleurs, de la paléographie traditionnelle. Ainsi enrichie par les récentes études sur le ductus, et sans jamais oublier ce bénéfique apport de Mallon, la reconsidération des documents originaux — seuls témoins qu'il faudra interroger sans cesse — s'imposera cependant toujours. Si, derrière leur mutisme, nous retrouvons leur dynamisme, les monuments écrits n'en restent pas moins un assemblage de formes statiques.

D'ailleurs — nous l'avons déjà dit —, les ductus se révèlent à l'observation précise des formes graphiques, mais ces découvertes ne sont pas les seules qui puissent utilement nous introduire dans un domaine dont la complexité et les richesses seraient, par ce seul biais, totalement saisies et épuisées. Il faut rappeler aussi que le ductus ne se laisse pas toujours aisément appréhender; les mouvements exécutés par la main habile de tel scribe peuvent être différemment distribués par la main de tel autre scribe. Dans certains cas, la recherche du ductus ne mène qu'à une restitution conjecturale des gestes du scribe. Même si ces cas sont relativement rares, toute recherche de ductus doit être conduite avec perspicacité, souvent, et avec prudence, toujours. La schématisation en tracé filiforme que nous avons évoquée est trompeuse à tous égards: elle ne reflète jamais la forme et, bien souvent, elle ne restitue pas le ductus. De plus, le schéma filiforme sans indication d'ordre de direction et de distribution des traits est captieux, car il tente d'accréditer la conformité de l'examen d'une écriture aux directives et aux exigences prônées par la nouvelle école française. En deçà du « schéma filiforme aide-mémoire », il convient de reproduire (en l'isolant peut-être) la forme exacte sous laquelle la lettre se présente dans le document original. C'est ce que nous avons essayé de faire, sans pour autant prétendre que notre tentative mérite d'être tenue pour modèle. Chacun doit s'interroger, réfléchir en vue de proposer une approche meilleure et surtout plus prompte à fournir des résultats. Nous nous réjouissons de voir s'élaborer une méthode qui puisse faire accomplir à nos études un deuxième grand pas, sans pour autant oublier le premier ou en méconnaître la portée exacte.

Nos réflexions ne risqueront-elles pas de paraître trop « méthodologiques » ? Elles ne l'ambitionnent que fort peu; elles tendent plus à « montrer » qu'à « démontrer ». Ce n'est qu'après de nombreux mois de travail que l'on pourra risquer quelques conclusions et libeller les premiers éléments d'une synthèse qui, nous le souhaitons, sera profitable à l'histoire de la part la plus noble de notre civilisation, l'histoire de son écriture.

A titre exemplaire et non démonstratif, nous avons choisi, parmi les nombreuses fiches que compte le « fichier morphologique », quelques agrandissements de lettres appartenant aux quatre seuls manuscrits cités plus haut. Dans l'état actuel d'avancement du travail de dépouillement, peu importent les datations et les localisations que ces écrits ont reçues dans les *C.L.A.* Les figures 3 et 4 pourraient déjà recevoir bien des commentaires, mais nous nous en sommes abstenus, car ces figures restent des témoignages beaucoup trop partiels. D'aucuns y découvriront peut-être des constantes « ductuelles »; elles ne nous ont pas échappé, mais la plus grande réserve s'impose encore, car notre enquête voudrait, dans la mesure du possible, remplacer le « vagabondage » (c'est le terme même utilisé par M. Jean Mallon au cours du récent colloque du Comité International de Paléographie, tenu en septembre 1981 à Munich) à travers les innombrables monuments écrits par l'examen plus systématique d'un nombre suffisant, sinon complet, de documents. La tâche est énorme. Puisse l'enseignement de M. Jacques Stiennon susciter chez quelques-uns de ses disciples la vocation dont la paléographie a tellement besoin !¹⁷.

NOTES

¹ J. STIENNON, *Paléographie du Moyen Age*. Paris, Armand Colin, « Collection U », 1973. (cfr p. 49).

² Fr. MASAI, *La paléographie gréco-latine, ses tâches, ses méthodes*, dans *Scriptorium*, t. 10, 1956, pp. 282-302.

³ J. MALLON, *Paléographie romaine*. Madrid, 1952.

⁴ Fr. MASAI, *Paléographie et expertise des écritures médiévales*, dans *Miscelânea de estudos dedicados al profesor Antonio Marin Ocete*, Granada Univ. 1974, pp. 661-667).

⁵ Cfr note 2.

⁶ R. GRYSOON et L.G., *Les scolies ariennes du Parisinus latinus 8907. Un échantillonnage d'écritures latines du V^e siècle*. Vol. 1 de *Armarium codicum insignium*, Turnhout, Brepols, 1980.

⁷ E. RENAN, *Essais de morale et de critique. M. Augustin Thierry*, dans *Journal des débats*, 5 et 7 janvier 1857. (*Œuvres complètes d'E.R.*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, t. 2, p. 103).

⁸ *Op cit.*, à la note 3 (pp. 22-23).

⁹ P. GASNAULT, *Documents comptables de Saint-Martin de Tours à l'époque mérovingienne*, avec une *Etude paléographique* par J. VEZIN, Paris, « Collection de documents inédits sur l'Histoire de France », série in-4^o, pp. 159-191.

¹⁰ E.A. LOWE, *Codices latini antiquiores. A Palaeographical Guide to Latin Manuscripts Prior to the Ninth Century*. Oxford, Clarendon, 1934-1962 (cité sous l'appellation habituelle des C.L.A.).

¹¹ Cfr *op. cit.*, note 6.

¹² J. MALLON, *De l'écriture, Recueil d'études publiées de 1937 à 1979* (à paraître prochainement).

¹³ J. STIENNON, *Pal. du M.A.*, p. 42, (*op. cit.*, note 1).

¹⁴ J.J. JOHN, *The Index of Scripts for Codices Latini Antiquiores: Problems of Classification and Nomenclature*. (Communication faite au 5^e Colloque international de paléographie latine. Saint-Gall, Berne et Genève, septembre 1979. Résumé des communications dans *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, vol. 31, 1981, pp. 67-76).

¹⁵ E. RENAN, *Essais de morale et de critique. M. de Lamennais*, dans *Revue des Deux Mondes*, août 1857. (*Œuvres complètes d'E.R.*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, t. 2, p. 147).

¹⁶ E. RENAN, *Les congrès philologiques en Allemagne*, dans *Journal général de l'Instruction publique*, 19 et 23 août 1848. (*Œuvres complètes d'E.R.*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, t. 2, p. 625).

¹⁷ Au terme de la présente contribution, il nous faut remercier vivement notre ami Jacques Lemaire, professeur suppléant à l'U.L.B., qui a bien voulu revoir notre texte et en améliorer la rédaction.